

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Après

Robert Hollier

Volume 2, numéro 5 (11), septembre–octobre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59767ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hollier, R. (1960). Après. *Liberté*, 2(5), 251–256.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Après

ROBERT HOLLIER

Je parle, et je ne sais même pas si on m'écoute, puisque je parle dans le vide. Mais ça ne fait rien. Le fait même que je puisse encore parler m'étonne un peu. Mais tout est tellement vague, ici, tellement nébuleux. . . Je m'étonne de m'étonner encore de quoi que ce soit. Bientôt, rien ne me sera plus, plus ne me sera rien. Autant parler avant.

Tenez, par exemple, le nouveau, tout à l'heure. Il était encore à peine détaché des choses d'en bas. Il était là, le pauvre, ahuri, comme encore incrédule, toujours à me poser des questions :

—Et toi, dis, comment es-tu venu?

Il n'osait pas dire "mort". Il avait encore peur des mots.

—Dis, comment? . . . Enfin, quoi, essaie de te souvenir?

Me souvenir. Pour quoi faire? Est-ce que, quand je suis né, je me suis souvenu de ce qui se passait avant? Avant la naissance? Pour quoi faire? Pourquoi voulait-il qu'après, j'aie encore envie de me souvenir?

—Dis? Peut-être que ça s'est fait trop vite? Tu n'as pas eu le temps de t'apercevoir. . . de comprendre. . . Un accident? Dis. . .

Il en bégayait d'inquiétude. Il en vibrait, il en tremblait. Lui, ou sa voix, ou sa conscience, ou son image, est-ce que je sais. Il lui fallait un autre cas, un cas comparable au sien, pour s'y raccrocher. Une échelle de valeurs. Une hiérarchie, une norme, pour s'y intégrer. Pour se rassurer, jusque dans la mort. N'être pas l'exception. N'être pas seul. De quoi rire. Je ne sais pas pourquoi je lui ai répondu. Pour m'en débarrasser, sans doute. Pas de pitié: pourquoi? Ou alors, c'est que j'appartiens encore un peu, moi aussi. Un tout petit peu.

—Sais plus. Quelques vagues images, si j'essaie. . . Mais je n'essaie pas. Au contraire. Chaque fois qu'on essaie, on perd du terrain. Enfin, pour une fois, si ça peut t'aider?

—Dis.

—Je crois que ça s'est passé à l'aube. Si on peut appeler ça l'aube. Enfin, au terme d'une longue série de nuits. Nous étions cachés dans une grotte, au bas d'une falaise. Oui, une dizaine. Et transis. De froid? Peut-être. Il y en avait un qui se blottissait contre moi. Je crois bien qu'il claquait des

dents, parce que son épaule tremblait contre la mienne. C'était horripilant. De temps en temps, je lui flanquais un grand coup de hanches pour le repousser. Les autres montaient vers nous, par à-coups, en contrebas. C'étaient des uniformes bleus. Ou qui semblaient bleus, à cause de la lumière du matin, encore vaporeux de brume.

—Les ennemis?

—Les ennemis. Jusqu'à ce qu'on les voie, on dit "l'ennemi". L'ennemi a un corps unique, dépersonnalisé, un seul visage haï, un seul cou à trancher. Mais pour nous, si près, c'était déjà devenu, insensiblement, "les" ennemis. Chaque visage comme un point blanc levé vers nous. L'attitude du prêtre, du chasseur, du touriste, la même: l'extase. Pour prier, tuer, admirer, le même visage de l'homme tourné vers en haut. Eux, épars, encerclants, menaçants, nous, groupés, cernés, menacés par leur convergence. Les cailloux dégringolaient la sente sous leurs pas. Ils s'efforçaient de ne pas faire de bruit. On les entendait à des centaines de mètres, dans le matin calme. Ils n'en finissaient pas de monter, comme si ce moment venait à nous, lentement, du fond des âges. Comme si toute l'éternité n'avait eu d'autre objet que de préparer ce moment-là.

Je les entendais. Les pas, le râclément des semelles qui glissent sur le gravier rond, qui se reprennent en trébuchant; le crissement d'une racine qui s'arrache ou le claquement d'une tige qui casse dans la main; un corps qui bute contre un autre; le frottement du tissu épais contre une manche ou une cuisse; les respirations haletantes. Pas de jurons. Disciplinés. Pas de cliquetis. Des chiffons autour des chargeurs. Même quand ils étaient cachés, une petite vapeur, une buée de respiration condensée dans le petit matin frais flottait au-dessus d'eux comme la faible émanation d'une âme collective ondulant, sur la sente, entre les broussailles, les ajoncs jaunes. Ou les genêts. Je ne sais plus.

—Qu'est-ce que vous faisiez?

—On attendait. Ou bien on tirait, quelle importance? Oui, c'est ça. Toute ma vie, toute ma parcelle de vie s'était réfugiée, condensée dans cette arme chaude entre mes mains, cet objet noir et dur, solide, tellement plus solide que le reste de moi. Mon fusil. Interprète exclusif de toutes mes pensées du moment. Ça me secouait l'épaule. Ce n'était pas désagréable. Ça reculait la peur. Quand il m'a trahi, vidé, inutile, il ne m'est plus resté que la colère. Impuissante. Nous leur jetions des grenades. Ou des cailloux, je ne sais plus. Celui qui était contre moi gisait flasque, la bouche ouverte, l'air idiot. Tout sale. C'est gluant, quand ça descend de l'oeil vers la bouche, et l'oeil devient rond comme celui d'un poisson. D'un poisson rouge. L'oeil est rond, vitreux, hagard, un peu plus transparent, plus vague. Mort. Dégoûtant. Ni dramatique, ni sublime, ni grandiose, ni émouvant. Sale. Mou. Ecoeurant, hostile, ennemi. D'une autre appartenance.

Quand il est devenu raide, il m'a gêné. Je l'ai secoué. J'étais furieux. Non seulement il me coulait dessus, mais il m'empêchait de viser. Comme si ça ne lui suffisait pas d'être mort, il fallait qu'il se cramponne, qu'il nous entraîne avec lui. Il y est arrivé, l'animal. Un peu plus tard. Je le sentais.

On pouvait s'y attendre. Un peu plus tard, un peu plus tôt. . .

—Vous étiez quoi, au juste? Fellaghas? Coréens? Guérilleros espagnols? Contre Napoléon? Non? Alors, maquisards, peut-être? Cubains?

Quel crétin. Comme si ça faisait une différence. Et si nous avions été Français, Chinois, S.S., ou Boers, ou ceux d'en face, quelle différence maintenant? Est-ce qu'on ne serait pas ici tout de même? D'ailleurs, qu'est-ce que ça veut dire, "maintenant"? Qu'est-ce que ça veut dire, "ici"? Qu'est-ce que ça veut dire, "qui"?

Quand on est ici depuis quelque temps, c'est une question qu'on ne se pose plus. On a bien assez à faire de s'intégrer. Mais eux les nouveaux, ils sont tous pareils. Ils veulent à toute force essayer encore d'exister, au moins par la mémoire. Ils se raccrochent. Mais la mémoire est comme le reste. Elle se dissout avec le reste.

—Mais enfin, comment es-tu venu jusqu'ici? A quel moment?

—Je ne me souviens pas. Comme si "moment" avait un sens ou un équivalent. Est-ce que tu sais à quel moment le virus attaque, à quel moment la voie lactée est née, à quel moment elle se dissociera, si elle ne l'est déjà? Dis adieu aux secondes en même temps qu'aux centimètres. . . Vois-tu, soldat qui est passé depuis cinq minutes en sait autant ou plus sur l'éternité que celui qui est mort à l'âge de pierre, et qui a tout oublié. C'est comme l'amour. Le temps a plutôt tendance à tout gâcher. . . Pense à l'idiot qui est mort en se battant pour un diplodocus de plus. . . Hein? Ou sont-ils, les diplodocus? Celui-là, tu ne lui demandes pas le moment, ni le pourquoi?

—Mais au fait, pourquoi vous battiez-vous? Pourquoi es-tu mort?

Pourquoi nous nous battions. . . Oui, tu vas trouver cela risible. Et pourtant, c'est vrai. Nous nous battions pour nos rites. Oui. Oh, bien sûr, ils avaient aussi les leurs. Mais il y avait une différence. Minime, j'en conviens, mais une différence. Laquelle? Je ne m'en souviens pas. Une différence de prophète, je crois. Mais je sais qu'ils voulaient notre bien, ces ennemis-là. Ils voulaient nous rendre plus heureux malgré nous. Ils nous auraient enrichis, ils nous auraient organisé socialement. Ils nous auraient donné plus à manger. Comme si le bonheur consistait à s'alourdir. Mais nous, sans bien savoir pourquoi, nous sentions que le bonheur, c'était de s'alléger.

Oh, bien sûr, nos prêtres nous le répétaient, bienheureux les pauvres et ton royaume n'est pas de ce monde, bien sûr qu'il n'est pas de ce monde mais il n'est pas des autres non plus — tout en tendant le plateau pour la quête qui est de tous les mondes puisqu'il faut bien un nouveau clocher pour la chapelle, un minaret pour la mosquée, une couronne pour la statue et une cadillac pour le calife—. Nous le disions aussi, l'argent ne fait pas le bonheur des autres, nous le disions trop pour y croire vraiment. Pour désenvenimer les lieux communs, il aurait fallu les penser.

Mais, tout de même, nous y tenions, à nos rites. Nous avions mis au point un joli cérémonial qui nous occupait, les dimanches, à moins que ce ne soit les samedis, du moins ceux où nous n'allions pas à la pêche ou à la

campagne ou courir le guilledou. Il nous avait tant coûté, ce cérémonial, nous étions si souvent morts pour lui, que nous voulions naturellement le garder, autrement ç'aurait été trop idiot. Mais oui, nous préférons nos rites au bonheur. Quel bonheur, d'ailleurs? La tranche du haut, celle du milieu, celle du bas? On n'a que deux mains. Saisissez le troisième, le second vous échappe. Et eux, ceux d'en face, qui nous parlaient production, rendement, confort et progrès. Mais ils ne pensaient pas que la vraie, la plus grande joie de l'enfant, c'est de casser la machine: le plaisir de la voir marcher est bien secondaire. C'est le lance-pierre contre l'épée, les cailloux dans les fenêtres, conspuer le gendarme, dormir dans la paille, tuer les oiseaux parce qu'ils volent, eux, et mettre le feu pour voir si on pourra l'éteindre. . .

Bien sûr, nos rites nous fatiguaient un peu, certains samedis, ou certains dimanches, et nous n'y croyions plus assez pour donner à la quête plus d'un pour cent de ce que nous extorquions au fisc ou aux voisins. C'était la norme. Cela aussi, c'était le rite. Pour l'offrande du grain de blé, nous espérions la moisson. Et tant que Pomone marchait. . . Quoi qu'il en soit, c'était notre jouet bien à nous; même un peu usés, nos rites, nous y tenions, autant qu'au Père Noël ou au suffrage des illettrés. Nous y tenions, à l'édit de Nantes et à l'Inquisition, à moins que ce soit à la dialectique, aux Communes du peuple, au matriarcat, ou à la circoncision. Nous voulions que nos fils ne mangent pas de poisson, ou pas de cochon, ou pas de vache, ou pas d'éléphant, je ne sais plus. Car quelle mère n'a pas mis de côté sa poupée défraîchie des dimanches pour la repasser plus tard à sa fille?

Mais tout cela, pour le nouveau, c'était trop vague. Il faisait encore les différences. Il discernait encore entre "les siens" et "les autres". Il s'inquiétait encore de savoir ce que ça devenait, "en bas". Pendant des temps, des jours, des décades, est-ce que je sais, ils sont comme ça, ils souffrent, ils brûlent de savoir. Il m'a demandé, l'idiot:

—Est-ce que vous avez gagné, finalement?

Gagné quoi? Est-ce que quelqu'un gagne? Un an, dix ans, mille ans après que reste-t-il du problème? Pourquoi est mort l'homme de Néanderthal? Qu'est-ce que ça fait? A-t-il gagné, ou perdu? On n'en sait rien. Il est ici comme les autres. Il ne sait même plus s'il aurait mieux valu qu'il gagne ou non. Les grands courants tournent en rond et retournent à la mer. Veux-tu que je te dise comment et pourquoi il est mort, l'homme de Néanderthal? En se battant, pour la liberté, contre l'envahisseur, pour le triomphe de sa tribu et de sa race, de sa religion et de la Civilisation. Laquelle? La sienne. Et où est-elle, maintenant, dis, sa race, et sa civilisation, où est-elle, et tout ce qu'il pensait de bon, de beau, de bien et de juste. Est-ce que nous savons même si son Dieu est toujours là, si c'était le bon?

Mais le nouveau ne voudrait pas être mort pour rien. Il croit qu'il est mort pour quelque chose. Qu'il est mort en laissant quelque chose de lui, derrière. C'est la période probatoire, ici. Le temps d'être purgé des souve-

nirs. Nous avons un nom pour désigner ce temps-là, en bas, mais je ne m'en souviens plus. Le temps pour la mémoire de se libérer, de se délivrer de la petite boîte enterrée quelque part.

On s'inquiète quelque temps. Jusqu'à ce qu'on ait vu passer ici tous ceux que l'on connaissait en bas. Fils, petit-fils, arrière-petit-fils vous soucient encore. Mais passent quatre ou cinq générations. . . Quand on a vu passer tous ces descendants et quand les problèmes ont tous changé, on finit bien par se lasser. Qu'importe ce qu'ils feront, à la septième génération, de la maison reconstruite sur mes ruines? Cela m'est bien égal, qu'il reste en bas des usines ou des huttes, des temples ou des kolkhoses: pour combien de temps? Laissez-nous donc être morts en paix.

Il suffit d'attendre. Quand le temps ne compte pas, attendre n'est pas pénible. L'arbre ne souffre pas d'attendre, le roc encore moins. En fait, ils n'attendent pas vraiment, puisqu'ils n'attendent rien. Ici, on n'attend qu'aussi longtemps qu'on est conscient d'attendre quelque chose. Quoi? L'oubli. Quand on a oublié qu'on attendait l'oubli, on n'attend plus. . . C'est bizarre, non? Il suffit d'attendre jusqu'à ce qu'on soit tout à fait allégé des souvenirs. C'est cela, ici, la récompense finale: l'allègement.

Mais le nouveau ne désarme pas. Il reprend, plein d'espoir:

—Dis donc, tu étais peut-être Thibétain, ou Hindou? Tu empêchais les Chinois de passer les montagnes? Je me retrouve: Ici, c'est le Nirvâna, n'est-ce pas? L'oubli en soi?

—Appelle ça comme tu veux. Je n'y avais pas pensé. Mais je ne crois pas. Ton Nirvâna, c'était l'absorption de l'individu dans l'existence universelle. Oses-tu y croire, toi, à l'existence universelle? Jusqu'à quand? L'éternité? Qui te dit que dans l'éternité il y aura une existence universelle? As-tu des preuves, des mesures, de ce qui n'a pas encore été? Tu crois que par la renonciation tu peux gagner la paix? Par un effort? Non, ou bien crois-tu que ce qui n'a pas été a déjà été? qu'on tourne en rond? La paix éternelle n'est pas pour ceux qui en ont conscience. Elle est pour les autres. Les inconscients. Les allégés. Ceux qui n'ont pas en eux la hantise de l'inachevé, de ce qui continue, du mal répandu et des crimes qui courent, des vies gâchées, mal remplies, insatisfaites, ceux-là s'allègent plus vite. Les autres? Les autres, nous avons aussi un mot, en bas, pour désigner ce qui les attendait. J'ai oublié. Les autres, ceux qui ont apporté avec eux leurs regrets, leurs remords, ils les voient fleurir, s'épanouir, grandir et les absorber, les enflammer de cette hantise qui les fait se pencher anxieux sur ce là-bas où se propage le mal qu'ils ont semé.

—Quoi? dit le nouveau. Tu veux dire qu'il ne reste plus que nos consciences? Que l'enfer est dans nos consciences?

Ce n'est pas exactement ça. Nous ne sommes pas ici pour rembourser par nos souffrances le mal commis. Nous sommes ici pour voir se propager sans fin ses conséquences. Au lieu de s'alléger, ceux-là voient le regret qui croît les alourdir sans fin. L'enfer, puisque c'est ainsi que tu l'appelles, c'est de ne pas oublier. C'est de ne pas pouvoir oublier la terre, de rester attaché,

sans aucun pouvoir d'intervention, à ce qui se passe en bas. Peut-être verrai-je passer un jour ta conscience, flottant, légère, détachée de tout. Mais les consciences lourdes se chargent ici d'un poids nouveau à chaque cascade du crime, à chaque rebondissement du mal qu'elles se souviennent d'avoir déclenché.

—Ainsi, dit le nouveau, inquiet, cette femme. . .

—Cette femme que tu as violée, tu la verras peut-être mettre au monde un bâtard mulâtre qu'elle rejettera et qui, privé d'elle et de toi, privé de guides, en violera d'autres plus tard, pour se venger. Et tu verras d'ici, de plus en plus pesant, le fardeau des petits crimes et des grandes bassesses de tes milliers de descendants s'amplifier dans le temps et l'espace, gagnant en étendue bien plus qu'il ne perdra en intensité. Jusqu'à ce qu'il te soit permis d'oublier, et tant qu'il y aura des vivants pour rejeter sur toi la faute initiale que tu ne peux rejeter sur personne, puisque toi, ici, tu es seul. . .

—Seul?

—Seul. Car je ne sais même pas si tu existes pour moi, ou si j'existe pour toi. Est-ce que j'existe? Je parle, et je ne sais même pas si on m'écoute, puisque je parle dans le vide. Mais ça ne fait rien. Le fait même que je puisse encore parler est tout de même bien surprenant. Bientôt, rien ne me sera plus, plus ne me sera rien. . .

Ils montent, en uniformes bleus. . .

Robert Hollier